

Cinéma Québec

« Relancer l'idée d'un cinéma en train de naître »

Marcel Jean

Number 144, October–November 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25114ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, M. (2009). Cinéma Québec : « Relancer l'idée d'un cinéma en train de naître ». *24 images*, (144), 30–31.

CINÉMA QUÉBEC

« RELANCER L'IDÉE D'UN CINÉMA EN TRAIN DE NAÎTRE »

par Marcel Jean

LORSQUE PARAÎT LE PREMIER NUMÉRO DE *CINÉMA QUÉBEC*, EN MAI 1971, *OBJECTIF* A CESSÉ de publier depuis près de quatre ans. Au cours de cette période, la situation du cinéma a beaucoup changé au Québec. D'abord, la SDICC (l'ancêtre de Téléfilm Canada), créée en 1967, finance désormais la production de films commerciaux. Dans cette foulée déferle une vague de films érotiques et de comédies qui font courir les foules. Ensuite, la Crise d'octobre a contribué à radicaliser la pensée. À l'échelle mondiale Mai 68, Woodstock et l'occupation de certains campus universitaires sont les symptômes de la montée en puissance d'une jeunesse décidée à bousculer l'ordre établi.

Désireux de remplir le vide laissé par la revue phare de la décennie 1960, Jean-Pierre Tadros, alors journaliste au *Devoir*, a l'idée de fonder une revue de cinéma. « J'ai d'abord rencontré Dominique Noguez, qui venait de publier ses *Essais sur le cinéma québécois* aux Éditions du Jour. L'industrie du cinéma québécois était en éclosion mais, dans les salles de rédaction des quotidiens, ça n'intéressait personne. Avec Noguez, on a trouvé le nom de la revue : *Cinéma Québec*. Puis on a rencontré quelques personnes pour parler d'une éventuelle ligne éditoriale. » Réal La Rochelle a participé à ces réunions avec Yvan Parry et Gilbert Maggi. « Tadros trouvait les réunions trop marxisantes, raconte-t-il. Il a donc cessé d'y venir, mais c'est lui qui possédait le nom *Cinéma Québec*. Il a donc pu fonder sa revue sous ce nom, tandis qu'avec Noguez et les autres on a fondé *Champ libre*. »

« Je voulais une revue rassembleuse, explique Tadros, et je n'étais pas du tout à l'aise avec leur dialectique marxiste. Je voulais que les cinéastes puissent venir s'expliquer, parler de leurs films, comme le fait Lamothe dans le premier numéro à propos de *Le mépris n'aura qu'un temps*. C'était donc clair qu'on avait deux projets différents. » Jean-Pierre Tadros s'adjoint alors un comité de rédaction formé de Jean Chabot, de Roger Frappier, de Richard Gay et d'André Leroux.

Le premier numéro de *Cinéma Québec* positionne la revue dans la suite d'*Objectif*. C'est d'abord, dans un geste hautement symbolique, Jean Pierre Lefebvre qui signe l'éditorial. C'est ensuite le débat sur la censure, qui avait été au cœur de l'activisme d'*Objectif*, qui refait surface sur deux

fronts : le front politique avec les cas d'*On est au coton* et d'*Un pays sans bon sens* à l'ONF, puis le cas des bonnes mœurs avec les curés dénonçant l'obscénité d'*Après-ski* et de *Pile ou face*. Ce sont enfin les cinéastes ayant émergé d'*Objectif* qui sont célébrés dans *Cinéma Québec* : Jean Pierre Lefebvre, qui vient de terminer *Les maudits sauvages*, et Jacques Leduc, qui lance *On est loin du soleil*, recueillant des critiques fort élogieuses. Ainsi, dans le troisième numéro, André Leroux place les deux films parmi « les plus importants jamais réalisés au Québec et au Canada. »

En fait, la principale distinction entre les deux revues se situe du côté de l'approche cinéphilique : alors qu'*Objectif* était un bastion de la cinéphilie classique, politique des auteurs à l'appui, *Cinéma Québec* adopte une approche résolument sociologique, s'intéressant en premier lieu au cinéma québécois, puis aux cinématographies émergentes en résonance avec le cinéma québécois (les fameux jeunes cinémas nationaux). Dans ce contexte, les grands auteurs (Fellini, Losey, Truffaut, Godard, Tati, etc.) sont le plus souvent relégués à la fin de la revue. On va même, sous la plume de Richard Gay, « démystifier Chaplin » dans un article substantiel publié dans le numéro 12 de la revue. Quant aux jeunes cinémas, ils sont au contraire mis en relief : Michel Euvrard consacre un véritable dossier à *Sweet Sweetback's Baadasssss Song* de Melvin Van Peebles dans le numéro 4, André Pâquet et Tahar Cheriaa font de même pour les cinémas africains dans les numéros 10 et 11, un numéro double (29-30) est consacré exclusivement aux cinémas de la francophonie, etc. Pour André Pâquet, collaborateur régulier à la revue à partir de

la fin de 1973, « *Cinéma Québec* suivait le développement du cinéma québécois perçu et analysé selon les mouvements qui agitaient le cinéma des années post-68 : rejet des structures traditionnelles (tout en souhaitant l'établissement de structures revues et corrigées), grande attention portée aux cinématographies du tiers monde ou à celles qui reflétaient l'agitation politique de l'époque. Il y avait eu les Rencontres internationales pour un Nouveau Cinéma à Montréal en 1974, suivies d'un rassemblement des cinéastes d'Amérique latine à Caracas, puis d'un autre à Mérida, toujours au Venezuela, et les rencontres de Stockholm, en 1976, où le Québec était présent en force avec les Groulx, Bulbulian, Lamothe, Chabot et moi-même. Jean Chabot a d'ailleurs écrit là-dessus dans *Cinéma Québec*. »

L'historien Yves Lever, qui siège au comité de rédaction à partir du numéro 33, a réalisé un index des textes publiés dans la revue. En introduction à son travail, il situe ainsi la place qu'elle a occupée : « *Cinéma Québec* n'a jamais eu d'idéologie bien définie à un moment où il était à la mode de s'aligner sur quelques courants bien définis, imaginés et cristallisés ailleurs. On a bien souvent stigmatisé son *éclectisme* et son amateurisme. » Cet éclectisme se traduit par la coprésence de points de vue diversifiés qui reflètent bien la volonté d'inclusion manifestée dès le départ par Jean-Pierre Tadros. Entre Michel Euvrard, Pierre Demers, Jean Leduc, André Leroux et Richard Gay, qui comptent parmi les principaux rédacteurs, l'éventail est bien large. Sans compter qu'à partir du numéro 44, Patrick Straram le Bison ravi tient une chronique. « Beaucoup de critiques méprisaient les films

de Jean-Claude Lord, rappelle Yves Lever. Moi, je trouvais ses films significatifs. C'est-à-dire qu'indépendamment de leur valeur intrinsèque, je les trouvais révélateurs de la société québécoise. J'appréciais qu'on puisse écrire cela dans *Cinéma Québec*. Et en plus, avec Tadros, on avait de l'espace. Si tu voulais écrire douze pages à propos d'un film, c'était possible.»

Pour Carol Faucher, membre du comité de rédaction du numéro 2 au numéro 12, *Cinéma Québec* est arrivé pour «relancer l'idée d'un cinéma qui est en train de naître. Avec la création de la SDICC, il y avait désormais de l'argent. De cela découlaient des questions. Quel cinéma québécois devait-on financer? Comment encourager un vrai cinéma national au Québec? Quel soutien le gouvernement provincial pouvait-il apporter au cinéma?» C'est ainsi que dès le premier numéro la revue consacre deux articles à une éventuelle politique du cinéma, que le cinquième numéro contient une douzaine de pages consacrées à la loi-cadre sur

le cinéma et qu'un numéro spécial (le 34) est entièrement consacré à ce sujet en mai 1975. Jean-Pierre Tadros ajoute : « *Cinéma Québec* était né pour accompagner le milieu du cinéma québécois. Notre participation au débat était donc inévitable.»

À l'échelle québécoise, *Cinéma Québec* demeure un succès appréciable. Tout au long de son existence, la revue a un tirage entre 5 000 et 6 000 exemplaires et vend environ 1 000 exemplaires de moins que celui-ci. Tadros assure, avec son épouse Connie, l'ensemble du travail administratif, en plus d'aller chercher les caisses chez l'imprimeur et de poster les numéros aux abonnés. «Je n'ai jamais été payé pour ce travail, explique l'ex-directeur. Je gagnais ma vie au *Devoir*, puis au *Jour* lorsque Claude Ryan m'a viré parce qu'il me trouvait trop gauchiste. Au début, la revue était financée essentiellement par les abonnements et la publicité. Comme l'industrie démarrait et que tout le monde voulait se faire connaître, on arrivait à vendre des pages. Puis on a eu une petite

subvention du Conseil des arts du Canada. Mais, à la fin, on n'arrivait plus. La publicité ne se vendait plus comme avant. Et en plus l'industrie du cinéma prenait une tournure plutôt décourageante, avec les abris fiscaux et toutes sortes de petites magouilles. Nous étions un peu désillusionnés : on avait travaillé si fort pour en arriver là.»

C'est ainsi que s'achève, en 1978, après 58 numéros, l'aventure de *Cinéma Québec*. Yves Lever résume ainsi ce qui caractérisait l'équipe de la revue : «Nous étions pratiquement tous indépendantistes et on privilégiait un point de vue social davantage qu'esthétique. En dehors de ça, c'était une équipe disparate. On ne se fréquentait pas vraiment à l'extérieur des comités de rédaction. Il n'y avait pas cet esprit de communauté qui caractérisait *Objectif*.» Et Jean-Pierre Tadros de conclure : «C'est une aventure critique qui a coïncidé avec un stade précis de développement de l'industrie. Personnellement, c'est vraiment à travers cette revue que j'ai appris à connaître le milieu.»



Numéros 58 et 1 de *Cinéma Québec*